



Joseph Lévy et Alexis Nouss

Sida-fiction Essai d'anthropologie romanesque

Presses universitaires de Lyon

Conclusion

DOI : 10.4000/books.pul.10649
Éditeur : Presses universitaires de Lyon
Lieu d'édition : Presses universitaires de Lyon
Année d'édition : 1994
Date de mise en ligne : 5 novembre 2019
Collection : Anthropologie
ISBN électronique : 9782729710354



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

LÉVY, Joseph ; NOUSS, Alexis. *Conclusion* In : *Sida-fiction : Essai d'anthropologie romanesque* [en ligne]. Lyon : Presses universitaires de Lyon, 1994 (généré le 27 mars 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pul/10649>>. ISBN : 9782729710354. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pul.10649>.

Ce document a été généré automatiquement le 27 mars 2020. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

Conclusion

- 1 Brody (1987) conseille de remplacer dans les facultés de médecine les cours d'éthique par un enseignement sur « littérature et médecine ». Le présent essai d'anthropologie romanesque du sida illustre la validité de cette position. En effet, on constate que l'ensemble des figures discursives du social contemporain se trouvent articulées dans l'expérience du sida. Le récit de cette expérience se trouve ensuite énoncé dans le roman qui à son tour renverra à la société les conceptions et images qu'elle a véhiculées quant à la maladie, la mort et le sexe et qui fondent une rhétorique de la modernité. Cette dynamique – du social à l'expérience, de l'expérience au romanesque et du romanesque au social – reproduit ce qui apparaît comme l'un des traits dominants de la modernité : la libre circulation (des biens, des informations, de l'argent, des idées). Or l'objet même de cette écriture participe aussi de ce principe qui fonde notre épistémologie : le sida, par ses modes de transmission fondés sur l'échange (relations sexuelles, transfusion sanguine, partage des seringues) et ses mécanismes d'action (bris des défenses immunitaires à partir du système sanguin) rejoint cet axe paradigmatique de plus en plus fréquenté. Le sida, en ce sens, provoque le dérèglement de l'ensemble des fonctions circulatoires tant au niveau biologique que social. Il se présente donc en termes anthropologiques comme un « phénomène social total ». La centralité du paradigme circulaire explique alors le retournement sémantique affectant les vecteurs de transmission. En effet, sang et sperme deviennent véhicules de mort, et non plus de vie, parce qu'ils symbolisent la circulation et que celle-ci est désormais associée à la maladie. A l'inverse le sang, en cas de séronégativité, prouvera la « pureté » du sujet comme au temps de l'Inquisition et de la période nazie.
- 2 Dans la circulation des marchandises, des informations, des effets de mode, la modernité, selon Walter Benjamin, introduit un mouvement d'accélération qui vise à la négation de la finitude, de la limitation. La dynamique devient proprement incessante, repoussant indéfiniment son terme, refusant l'achèvement possible. Le futur disparaît d'une certaine manière, de même que la mort, puisque ces deux instances sont repoussées par un présent qui se reproduit constamment et devient la seule scène de représentation. Double négation que le sida figure à son tour : la mort accompagne déjà le vivant et l'avenir est improbable.

- 3 Est-ce là la cause de la fascination scandaleuse qu'il suscite jusqu'à devenir en cette fin de siècle la figure emblématique d'une crise de civilisation ? S'agit-il, comme le propose Baudrillard, de voir dans cette maladie une catastrophe révélatrice des limites de la circulation, « la catastrophe qui serait la communication libre de tous les échanges » (1989, p. 9) ? Processus homéostatique, le sida aurait donc comme fonction régulatrice de freiner ce mouvement incessant, à l'image du krach boursier qui signale l'excès capitaliste ou du virus informatique qui signale l'excès technologique. Ne serait-il pas plutôt l'expression même de cet excès, participant ainsi de la surmodernité telle qu'analysée par Augé (1992), plus que d'une postmodernité dont, à la limite, il ne partagerait que le brouillage des catégories. Ou encore, comme l'écrit Sontag (1989, p. 21), serait-il « l'un des signes avant-coureurs dystopiques du village global, de cet avenir qui est déjà là et toujours devant nous, et que personne ne sait comment refuser » ? À ce titre, plus que post-moderne n'est-il pas l'un des aspects de ce que Augé (1992) appelle la surmodernité et dont la caractéristique essentielle est l'excès ?.
- 4 Certes, ces hypothèses rendent compte d'une fonction générale du sida mais ignorent les enjeux politiques et économiques dont Ray (1989) montre qu'ils ne sont pas réductibles à sa lecture symbolique. L'industrie pharmaceutique, celle du latex, les partis politiques de droite (ou non), les structures étatiques participent tous de cette mise en scène. Plusieurs romans exposent les stratégies des lobbies financiers ou idéologiques dans les manipulations de l'image et du traitement de la maladie.
- 5 Par ailleurs, est-ce seulement sa « modernité » qui explique la résurgence des attitudes archaïques que le sida provoque ? N'est-il pas plutôt le révélateur des contradictions de cette modernité et des archaïsmes qu'elle dissimule ?
- 6 La seule modernité du sida n'est-elle pas son ambiguïté essentielle ? Principe dérégulateur, en tant que tel, il suit la logique de sa fonction : il n'est pas réductible à sa fonction, il est cette fonction, c'est-à-dire cette béance, cet abîme, ce trou noir. Il n'a pas de nom, pas de pathologie, pas de substance, il est « It » (comme dans *Second Son* et *Darker Proof*), comme l'instance freudienne du *Id*, réservoir d'énergies polymorphes et chaotiques, ce n'est pas une vraie maladie, c'est une absence dont l'effet (maigreur, dégradation, ruine) est un effet de néantisation. Cette perspective rejoint, à un autre niveau, les hypothèses de Mary Douglas dans son livre *De la souillure* (1971) pour qui les régions marginales de la société servent aussi de réservoir de symboles permettant d'assurer un consensus social et de repousser l'agression.
- 7 La notion anthropologique de pollution rejoint le paradigme de la contagion sidatique. Elle permet de maintenir le code moral dominant en réduisant la confusion et l'ambiguïté qui surgissent lorsque des systèmes moraux se trouvent en contradiction. « [...] un interdit de pollution peut réduire la confusion qui en découle en concentrant sur une réalité simple les inquiétudes des gens. » (Douglas, 1971, p. 147). Cette problématique peut intervenir notamment lorsque les épidémies surgissent dans la société à des périodes de mutation économique ou culturelle.
- 8 Cette ambiguïté dont le sida est à la fois porteur et révélateur s'exprime à trois niveaux : définition et représentations de la maladie ; dimensions existentielles liées à la convergence de la maladie, de la sexualité et de la mort ; paradoxes du statut identitaire du groupe homosexuel et de son expression communautaire.
- 9 Si les figures discursives du corpus quant à la construction de la maladie recourent des modèles déjà dégagés en anthropologie, elles offrent cependant des aspects spécifiques.

La généalogie problématique du sida affecte son appréhension : tension entre la connotation homosexuelle et la référence au cancer, dévalorisé, qui lui sert dès lors de déguisement ; distorsion de l'information exacte par le biais des rumeurs et du grossissement médiatique ; dégradation corporelle qui contredit les valeurs rattachées au physique et à la jeunesse ; médicalisation inhumaine dans un projet de transparence de l'organisme et de son contrôle total ; affirmation d'un modèle hédoniste opposé à l'idéologie dominante sacralisant la souffrance. Ces contradictions internes et la confusion des matrices de signification expliquent la démonisation de la maladie. La société ne rejette pas la maladie parce qu'elle a un statut de souillure mais au contraire, elle le lui accorde parce qu'elle ne peut l'intégrer et la comprendre. Le soupçon social rejoint les mécanismes archaïques de désignation de boucs émissaires afin de fuir une responsabilité individuelle.

- 10 À un deuxième niveau, le sida vient bouleverser les fondements ontologiques autour desquels s'articulent les catégories de la conscience moderne : le rapport à la santé, le rapport au sexe et le rapport à la mort. Dans ces trois instances, la société, prisonnière de son idéologie du progrès, pensait avoir dégagé des solutions définitives. Le développement de la recherche biomédicale qui assurait l'éradication des maladies, la libération sexuelle qui faisait éclater les interdits moraux traditionnels et l'exclusion de la mort du champ public permettaient un optimisme serein. Le sida révèle la fragilité de ces constructions et oblige à une nouvelle quête de sens. Celle-ci suscite une prolifération d'interprétations, le plus souvent irrationnelles, recoupant les domaines biologique, économique, religieux, politique et social, qui offrent un terrain privilégié à l'énonciation de formes de pensée archaïques.
- 11 En troisième lieu, le sida vient réactualiser les tensions autour de l'acceptation de l'identité homosexuelle, considérée comme une pathologie ou une déviance. Celle-ci n'a jamais été véritablement intégrée dans la conscience occidentale dont les attitudes ont varié entre la stigmatisation, l'élimination ou la tolérance. Le sida en tant que « maladie homosexuelle » vient confirmer la convergence toujours établie entre homophobie et discours médical. Il agit donc là encore comme un révélateur de la société majoritaire quant à ses perceptions des minorités sexuelles et des fantasmes qu'elle entretient sur leur sexualité présumée, synonyme de circulation et d'échange et donc responsable de la propagation virale. La libération sexuelle est une des dernières de la société moderne et le groupe homosexuel est par son style de vie à la pointe de cette émancipation. Si elle est fondée sur une dynamique de libre échange où le désir peut s'exprimer avec le minimum d'interdits, le sida est le révélateur négatif de ce paradigme, dans la mesure où son mode de propagation suit la même dynamique, en ignorant les frontières immunitaires. L'absence de femmes atteintes du sida et la rareté des toxicomanes dans ces romans peut d'ailleurs s'expliquer par le fait que l'ambiguïté inhérente au sida trouve son adéquation la plus forte dans la figure de l'homosexuel, de même que la prostituée, à la fin du XIX^e siècle, incarnait parfaitement la circulation sexuelle responsable de la transmission syphilitique (Wald Lasowski, 1982).
- 12 Enfin, l'ambiguïté attachée au sida se manifeste autour d'un paradoxe intolérable à la société et qui touche au droit à la différence. En effet, le groupe le plus atteint, les homosexuels, participe de deux dimensions vues comme contradictoires, court-circuitant les pôles idéologiques de représentation sociale : l'appartenance communautaire, surtout présente dans le corpus américain, et le droit à la libre circulation. De même que les communautés juives ont été accusées, dans les périodes de

mutation économique et sociale, de maintenir des structures d'appartenance communautaire tout en s'inscrivant dans les formes de socialité modernes fondées sur la circulation et le passage (commerce, circulation des biens, banque, vie intellectuelle), de même les communautés homosexuelles revendiquent leur pleine participation à la vie sociale en maintenant un réseau serré de solidarité et de convivialité. La régression psychologique individuelle provoquée par le sida (nostalgie de l'enfance et du passé) trouve son écho dans l'énonciation collective de mythes de l'âge d'or. Ces liens interpersonnels dont de nombreux aspects s'apparentent aux cultures de type traditionnel s'expriment à travers un ethos façonné par l'expérience.

- 13 À cet égard, la plupart des romans rejoignent de façon originale un courant de l'anthropologie contemporaine : l'anthropologie de l'expérience (Turner et Bruner, 1986). Celle-ci traite de la façon dont les individus font la réelle expérience de leur culture, à savoir sa conscientisation non seulement au niveau des actions et des sentiments mais aussi d'une réflexion à leur propos. Dans cette perspective, les auteurs, dont plusieurs sont atteints du sida, s'inscrivent dans une approche qui s'apparente à celle de « l'observation participante ». L'utilisation de techniques modernes de collage (vignettes, éléments autobiographiques, extraits de lettres, poèmes) qui permet de pénétrer le monde intime du rapport à la maladie rapproche la narration anthropologique de l'écriture romanesque du sida. Cette littérature témoigne aussi de l'histoire immédiate d'une communauté atteinte dans ses forces vives. Ce drame s'apparente à une forme d'ethnocide qui appelle le maintien d'une mémoire collective assurée par l'écriture.
- 14 La fiction romanesque du sida, cependant, à la différence du corpus sur la syphilis, par exemple, présente deux traits spécifiques : la maladie, d'une part, est rarement esthétisée à cause de la prégnance du médical sur sa réception et, d'autre part, elle ne s'articule pas sur une dimension initiatique. Cette absence de sacré peut s'expliquer par une érotique ambiguë (exacerbée et diminuée à la fois) et une indifférence à la mort. C'est le mourir, et non la mort, qui est privilégié, confirmant la primauté de l'expérience sur une quelconque transcendance. L'écriture du sida rencontre là un des aspects de la modernité, amplifié par la convergence entre destins personnel et collectif.
- 15 Ce dernier aspect pourrait expliquer la centralité médiatique et fantastique que le sida a acquis si rapidement par rapport à d'autres fléaux sociaux tout aussi préoccupants, alors que, de surcroît, les procédures de prévention bien connues permettraient d'enrayer l'épidémie. Mais ne faut-il pas aussi chercher une réponse, encore une fois, dans ce que nous disait Freud sur le travail de la pulsion de mort. Son effet dans l'histoire occidentale en ferait un des fondements anthropologiques du monde contemporain.
- 16 La problématique identitaire attachée au sida influe également sur son écriture dans une autre perspective qui va situer notre corpus dans une catégorie littéraire spécifique, celle des littératures mineures. Le concept, on le sait, a été développé par Deleuze et Guattari dans leur ouvrage sur Kafka. Et la référence ne doit pas étonner puisque toute leur réflexion s'appuie sur la notion de rhizome, circuit rhétorique et sémantique dans lequel s'inscrivent en un mouvement permanent les représentations socio-discursives et qui se prête à merveille à la dynamique de circulation incessante que nous avons repérée comme figuration du sida.

- 17 L'expression de « littérature mineure » est employée et commentée dans un passage du *Journal* à propos de la littérature juive. Deleuze et Guattari, cependant, élargissent son emploi pour ne plus en désigner la seule littérature d'une culture minoritaire mais l'appliquer au mode d'énonciation « révolutionnaire » que toute écriture peut (et doit dans leur pensée) adopter. Il est alors possible de l'utiliser pour toute littérature marginale ou plutôt pour toute littérature servant de vecteur d'expression d'un groupe marginal, que cette marginalité soit sociale ou idéologique. « Les trois caractères de la littérature mineure, avancent-ils, sont la déterritorialisation de la langue, le branchement de l'individuel sur l'immédiat-politique, l'agencement collectif d'énonciation. » (1975, p. 33)
- 18 Le premier caractère ne peut certes être pris ici dans sa stricte acception, ne serait-ce que parce que notre corpus n'est pas unilingue, pas plus que la littérature que nous considérons. Il est néanmoins possible de conserver cette caractérisation pour désigner l'instance énonciatrice à l'œuvre, que nous appellerions une parole migrante, traversant les milieux sociaux et les appartenances nationales. Il est frappant de considérer que la majorité des personnages romanesques du corpus ne cessent de voyager – en Europe, en Amérique ou entre les deux – à l'intérieur d'un réseau international créé par leur identité homosexuelle (puisque tel est le groupe majoritairement représenté). Ce passage des cultures est d'ailleurs aussi le fait des deux autres écrivains cités en exemple par Deleuze et Guattari, Beckett et Joyce. On peut également comprendre territoire au sens sociologique et mettre en avant leur marginalité sociale ou pathologique.
- 19 Le deuxième caractère renverrait à la dimension politique du phénomène que nous avons signalée précédemment et qui se manifeste à deux niveaux : les revendications des sidéens, souvent liées à une dimension identitaire militante, et la manipulation de la maladie par les discours réactionnaires. Le troisième caractère renverrait à la double fonction de conscience collective et de solidarité qu'assume l'écriture dans ce contexte où, lorsque le sujet est atteint, c'est non seulement en tant qu'individu mais aussi comme membre d'une communauté.
- 20 Ces conditions de l'écriture romanesque du sida font alors de cette littérature pleinement une littérature mineure, ce qui nous amène aux deux remarques suivantes, empruntées à l'analyse de Deleuze et Guattari : « La décomposition et la chute de l'empire [des Habsbourg] redoublent la crise, accentuent partout les mouvements de déterritorialisation, et suscitent des reterritorialisations complexes, archaïsantes, mythiques ou symbolistes » (*Ibid.*, p. 45). Traçant, après tant d'autres, l'analogie entre la crise de l'empire austro-hongrois et notre crise de fin de siècle, nous comprenons alors la fonction de l'écriture du sida en face des réactions sociales d'exclusion et de stigmatisation. Par ailleurs, reprenant l'appel de Deleuze et Guattari à la minorisation : « Combien de styles, ou de genres, ou de mouvements littéraires, même tout petits, n'ont qu'un rêve : remplir une fonction majeure du langage, faire des offres de service comme langue d'État, langue officielle [...]. Faire le rêve contraire : savoir créer un devenir-mineur. » (*Ibid.*, p. 50), nous voyons dans cette littérature, au-delà de sa dimension anthropologique, un outil d'analyse et de résistance aux discours oppresseurs auxquels la crise de culture et de société actuelle offre un terrain si favorable.